

D1

3874 fa

**AB**

1203















LE COMTE  
DE WARWIK,  
TRAGÉDIE,

Par M. DE LA HARPE.

Représentée pour la première fois par les Co-  
médiens François ordinaires du Roi,  
le 7 Novembre 1763.

---

Prix trente sols.

---



A BRUXELLES,

Chez J. J. BOUCHERIE, Imprimeur-  
Libraire.

---

M. DCC. LXIV.

*Avec Privilège de Sa Majesté.*



ACTEURS.

ÉDOUARD D'YORCK, *Roi d'Angle-  
terre.*

MARGUERITE D'ANJOU, *Femme  
d'Henri IV. détrôné.*

LE COMTE DE WARWIK.

ÉLISABETH.

SUFFOLK, *Confident du Roi.*

SUMMER, *Ami de Warwik.*

NEVIL, *Suivante de la Reine.*

UN OFFICIER.

GARDES, *Soldats.*

La Scène est à Londres.



AB: 1203







LE COMTE  
DE WARWIK,  
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARGUERITE, NEVIL.

NEVIL.  
Q Uoi! lorsque les Destins ont comblé vos re-  
vers,

Quand votre époux gémit dans l'opprobre des fers ;  
Lorsqu'Édouard enfin, heureux par vos désastres,  
S'affied insolemment au Trône des Lancastres,  
Marguerite, tranquille en son adversité,  
Conserve sur son front tant de sérénité!  
Quel espoir adoucit votre misere affreuse ?

MARGUERITE.

Celui qui soutient seul une ame généreuse ;  
Qui nous affermissant contre les coups du sort  
Suffit pour rejeter le secours de la mort ;  
Aliment nécessaire au sein de la souffrance,  
Seul bien des malheureux, l'espoir de la vengeance.

A ij



Eh ! comment cet espoir vous seroit-il permis ?  
 Le Sceptre est dans les mains de vos fiers ennemis.  
 Ils ne sont plus ces temps, où votre ame intrépide  
 Soutenant les langueurs d'un Monarque timide,  
 De l'Anglois inquiet abaïffoit la fierté,  
 Le soumettoit au frein de votre autorité ;  
 Quand vous-même guidant des guerriers indociles,  
 Terrassiez les auteurs des discordes civiles,  
 Quand de l'heureux Yorck qui nous opprime tous  
 Le pere audacieux succomboit sous vos coups.  
 Hélas ! tout est changé : malgré votre courage,  
 De ses premiers bienfaits le sort détruit l'ouvrage.  
 Yorck est triomphant, Lancastre est abattu ;  
 En vain pour votre époux vous avez combattu,  
 En vain il a repris, encor plein d'épouvante,  
 Le Sceptre qui tomboit de sa main défaillante,  
 L'ascendant de Warwik a fait tous vos malheurs.  
 Votre Fils, cet objet de vos soins, de vos pleurs,  
 Traîne loin des regards d'une Mere plaintive,  
 Sous les yeux des Tyrans son enfance captive.  
 Vous-même prisonniere en ces murs odieux ....

MARGUERITE.

Un plus doux avenir enfin s'ouvre à mes yeux.  
 Mes destins vont changer ... mon cœur du moins  
 s'en flatte.

Il faut que devant toi mon alégresse éclatte.  
 Apprends ce qu'Édouad cache encore à la Cour,  
 Et ce que verra Londrés avant la fin du jour.  
 Tu sais qu'Élifabeth à Warwik fut promise ;  
 Que prêt à s'éloigner des bords de la Tamise,  
 Il attendoit sa main ....

NEVIL.

Eh bien ?

MARGUERITE.

Des nœuds secrets

Vont ce soir au Tyran l'enchaîner pour jamais ;  
 Et le peuple étonné de sa grandeur soudaine,  
 Apprendra cet hymen en connoissant sa Reine.



O Ciel! que dites-vous? Eh quoi! lorsqu'aujourd'hui

Il brigue des François l'alliance & l'appui,  
Lorsque pour en donner une éclatante marque,  
Il offre d'épouser la sœur de leur Monarque,  
Que Warwik, en un mot, chargé de ce Traité,  
Aux rives de la Seine est encore arrêté;  
L'imprudent Édouard, par un double parjure  
Prépare à tous les deux cette sanglante injure?

MARGUERITE.

Oui, ce Prince aveuglé par un amour fatal  
Est de son bienfaicteur devenu le rival.  
En vain Élisabeth, que cet hymen accable,  
Voudroit en rejeter la chaîne insupportable;  
Un Pere ambitieux, insensible à ses pleurs,  
Va la sacrifier à l'attrait des grandeurs;  
Et sa fille aujourd'hui, victime couronnée,  
Attend en frémissant ce funeste hyménée.  
Voilà ce que j'ai su: des amis vigilans  
Ont surpris ces secrets cachés aux Courtisans.  
Penses-tu que Warwik tout plein de sa tendresse,  
Se laisse impunément enlever sa maîtresse?  
Se verra-t-il en butte aux mépris des deux Cours,  
Sans venger à la fois sa gloire & ses amours?  
Connois-tu Warwik l'impétueuse audace?  
Ce Guerrier si terrible, auteur de ma disgrâce,  
Ce Héros si vanté, dont les vaillantes mains  
Ont fait en ces climats le sort des Souverains,  
Est orgueilleux, jaloux, fier autant qu'invincible,  
Son cœur est généreux; mais il est inflexible.  
Il dédaigne le Trône, il se croit au dessus  
De ces Rois par son bras protégés ou vaincus.  
Tu le verras bientôt, sensible à cet outrage,  
S'élever avec moi contre son propre ouvrage,  
Arracher mon époux à la captivité;  
Et signalant pour moi son courage irrité,  
M'aider à ranimer, après tant de désastres,  
Les restes expirans du parti des Lancastres,  
Écraser Édouard après l'avoir servi,



8                    *Le Comte de Warwik,*  
Et me rendre à la fois tout ce qu'il m'a ravi.  
Ou bien si de Warwik la valeur fortunée,  
Ne pouvoit rien ici contre ma destinée,  
Je goûterai du moins ce plaisir consolant  
De voir mes ennemis, l'un l'autre s'accablant,  
Victime d'une guerre à tous les deux funeste,  
Répandre sous mes yeux un sang que je déteste;  
Et des maux qu'ils m'ont fait se disputant les fruits,  
Peut-être tous les deux l'un par l'autre détruits.

NEVIL.

Vous allez, dans l'ardeur qui toujours vous dévore,  
En de nouveaux périls vous engager encore;  
Vous allez tout braver, pour servir un époux  
Indigne également & du Trône & de vous.

MARGUERITE.

Hélas! de son malheur ne lui fais point un crime:  
Je sais qu'il s'endormit sur le bord de l'abyme:  
Se sceptre qu'il portoit a fatigué son bras:  
Il me laisse à venger des maux qu'il ne sent pas.  
Se livrant à son sort en esclave timide,  
Incessamment plongé dans un calme stupide,  
Il paroît ne sentir dans sa triste langueur,  
Ni le poids de ses fers, ni l'orgueil du vainqueur.  
Eh bien! C'est à moi seule à laver mon injure,  
À soutenir ce rang que sa foiblesse abjure.  
Eh! que dis-je, mon Fils, l'idole de mon cœur,  
M'offrè de mes travaux un prix assez flatteur  
Si ma main le replace au Trône de son pere,  
Un jour il connoitra ce qu'il doit à sa mere.  
De combien de périls j'ai su le garantir.  
Ce jour, ce jour hélas! me fait encor frémir,  
Où d'un cruel vainqueur évitant la poursuite,  
Seule, & dans les forêts précipitant ma fuite,  
Égarée, éperdue, & mon fils dans mes bras,  
De momens en momens j'attendois le trépas.  
Un brigand se présente, & son avide joie  
Brille dans ses regards à l'aspect de sa proie,  
Il est prêt à frapper: je restai sans frayeur.  
Un espoir imprévu vint ranimer mon cœur;  
Sans guide, sans secours dans ce lieu solitaire,



Je crus, j'ofai dans lui voir un Dieu tutélaire.  
Tiens, approche, lui dis-je, en lui montrant mon  
Fils

Qu'à peine soutenoient mes bras appesantis,  
Ose sauver ton Prince, ose sauver sa mere...  
J'étonnai, j'attendris ce mortel sanguinaire;  
Mon intrépidité le rendit généreux.  
Le Ciel veilloit alors sur mon fils malheureux;  
Ou bien le front des Rois que le destin accable,  
Sous les traits du malheur semble plus respectable.  
Suivez-moi, me dit-il, & le fer à la main,  
Portant mon Fils de l'autre, il nous fraye un che-  
min;  
Et ce mortel abject, tout fier de son ouvrage,  
Sembloit, en me sauvant, égaler mon courage.

NEVIL.

Le Ciel, en ce moment, se déclara pour vous.  
Que ne peut-il encore adoucir son courroux!

MARGUERITE.

Édouard va m'entendre, il verra ma franchise.  
Qu'il me laisse quitter les bords de la Tamise,  
Qu'il fixe ma rançon & celle de mon Fils;  
Voilà ce que j'attends, & ce qu'il a promis.  
Mon cœur dans les chagrins qui l'occupent sans cesse,  
Rend justice aux vertus dont brille sa jeunesse.  
Il est né généreux, je dois en convenir.  
Il m'a ravi le Trône, & je dois l'en punir.  
Édouard à mes yeux est toujours un rebelle.  
Je ne discute point cette longue querelle,  
Ces droits tant contestés, & jamais éclaircis;  
Je défendrai les miens, mon Époux, & mon Fils.  
Ce sont là mes devoirs, mes vœux, mon espérance.  
Je veux joindre Warwik aux rives de la France.  
Il servira ma haine; & peut-être Louis.  
Va s'armer avec nous contre mes ennemis.  
Peut-être son courroux, ... Mais Édouard s'avance,  
Laisse-nous.

A iv





## SCENE II.

MARGUERITE, ÉDOUARD,  
SUFFOLK, GARDES.

ÉDOUARD.

**V**ous avez souhaité ma présence.  
Quelque ressentiment qui nous puisse animer,  
Mon cœur est équitable & fait vous estimer.  
Si mon rang à vos vœux me permet de me rendre,  
L'illustre Marguerite a droit de tout prétendre.

MARGUERITE.

En l'état où je suis paroissant devant toi,  
J'envisage les maux accumulés sur moi.  
Je t'ai vu mon Sujet; j'ai marché Souveraine  
Dans ce même Palais où ton pouvoir m'enchaîne.  
Le Destin l'a voulu, jouis de sa faveur.  
Mais si ton ame encore est sensible à l'honneur,  
J'en reclame les loix sans demander de grace.  
Je fais, sans m'avilir, céder à ma disgrâce.  
J'ose attendre de toi mon Fils, ma liberté.  
Que l'un & l'autre ici soient garans du Traité  
Qu'à la Cour de Louis Warwik a du conclurre;  
Tu dois les accorder ou t'avouer parjure.  
Détermine le prix que je dois t'en donner.  
Mon aspect dès long-temps a du t'importuner:  
Il trouble les douceurs d'un regne illégitime.  
Il est dur de rougir devant ceux qu'on opprime.

ÉDOUARD.

Non, je ne rougis point d'avoir repris un rang  
Que trop long-temps Lancastre usurpa sur mon sang.  
Je ne veux point ici vous expliquer mes titres;  
La haine & l'intérêt sont d'injustes arbitres.  
Eh! de quel droit enfin, vous, d'un sang étranger,  
Quand Londres me couronne, osez-vous me juger?



Tragédie.

De Naples & d'Anjou l'incertaine héritière  
Devoir s'occuper moins du Trône d'Angleterre.  
Par le Peuple & les Grands, Lancastre est condamné.  
Vous n'êtes plus ici que fille de René,  
Qu'une étrangère illustre, & non pas une Reine.  
D'un titre qui n'est plus, cessez d'être si vaine.  
Entre Louis & moi je ménage un Traité  
Qui fixera l'instant de votre liberté.  
Je le souhaite au moins; mais je ne puis répondre  
Des obstacles nouveaux qui peuvent nous confondre.  
Les intérêts des Rois coûtent à démêler,  
Et mon devoir n'est point de vous les révéler.  
Attendez jusques là ma volonté suprême.

MARGUERITE.

J'attends tout désormais du Ciel & de moi-même.  
Je ne refuse point ces discours insultans,  
Armes de l'injuste & faits pour les Tyrans.  
Tu crains que dans l'Europe on n'entende mes  
plaintes;  
Mais je te puis ici porter d'autres atteintes.  
Songe que dans ces murs un Peuple factieux,  
Toujours prêt à pousser un cri séditieux,  
Cruel dans ses retours, extrême en ses offenses,  
Peut encore à mon cœur préparer des vengeances,  
Et m'offrir un plus sûr & plus facile appui  
Que ces Rois toujours lents à s'armer pour autrui.  
Il faut ou m'immoler, ou me craindre sans cesse.  
Tu n'as point à rougir d'accabler la foiblesse  
D'un sexe qui souvent est dédaigné du tien;  
Tu fais si Marguerite est au dessus du sien.

ÉDOUARD.

Je vois à quel excès la fureur vous égare;  
Mais ce n'est point à vous de me croire barbare.  
Contre vous autrefois me guidant aux combats,  
Mon pere malheureux a trouvé le trépas;  
Par des tribus sanglans j'ai pu le satisfaire:  
Je n'imputai sa mort qu'aux hasards de la guerre.  
Je fais vous pardonner ces impuissans éclats  
Qui consolent le foible & ne le vengent pas.  
J'honore vos vertus, je l'avouerai sans feindre,



Je puis vous admirer ; mais je ne puis vous craindre.  
 Calmez votre douleur auprès de votre fils :  
 Allez ; son entretien va vous être permis.  
 Peut-être en le voyant , votre reconnoissance  
 Avouera que mon cœur a connu la clémence.

MARGUERITE.

Son état & le mien , ses pleurs & mes regrets  
 M'apprendront quel retour je dois à tes bienfaits.  
 Adieu.



## S C E N E III.

ÉDOUARD, SUFFOLK, GARDES.

ÉDOUARD.

**J**E plains les maux de cette ame irritée.  
 Ah ! prends pitié d'une ame encor plus tourmentée.  
 Cher ami , tout mon cœur est ouvert à tes yeux ,  
 Tu l'as connu long-temps & noble & vertueux ;  
 Peut-être il l'est encore , & fait pour toujours l'être.  
 De moi-même à ce point l'amour est-il le maître ?  
 Cet amour jusqu'ici vainement combattu ,  
 Dont rougit ma raison , dont frémit ma vertu ,  
 Qui va marquer un terme à ma gloire flétrie ,  
 Et qui pourtant , hélas ! m'est plus cher que ma vie.  
 Tu dois t'en souvenir ; tu fais que dès le jour  
 Où ces attraits nouveaux brillèrent dans ma Cour ,  
 J'éprouvai , je sentis ce trouble inexprimable ,  
 Ces premiers mouvemens d'un penchant indomptable ,  
 Ces premiers feux d'un cœur qui n'avoit point  
 aimé.  
 Surpris de mon état , de moi-même allarmé ,  
 Je vis tous les dangers de ma folle tendresse.  
 Hélas ! sans la dompter on connoît sa foiblesse.  
 Tu vois ce que j'ai fait : j'ai craint que dans ces lieux  
 Le retour de Warwik ne traversât mes vœux.



J'ai frémi de me voir confus à ses approches ,  
 Exposé sans défense à ses justes reproches.  
 Je hâte cet hymen : j'ai voulu prévenir  
 Ce moment pour mon cœur si rude à soutenir ;  
 Et ce cœur qui long-temps trembla près de l'abyme ,  
 Pour finir ses combats , précipite son crime.

## SUFFOLK.

Avez-vous su du moins , prêt à former ces nœuds ,  
 Si cet objet si cher est sensible à vos feux ?

## ÉDOUARD.

L'aimable Élisabeth au printemps de son âge ,  
 Peut-être de l'amour ignorant le langage ,  
 M'a fait voir , jusqu'ici dans sa timidité ,  
 Ce trouble intéressant qui sied à la beauté ,  
 Moi-même , je l'avoue , interdit devant elle ,  
 Rougissant malgré moi de mon erreur nouvelle ,  
 Commencant des discours que je n'achevois pas ,  
 Je n'ai presque parlé que par mon embarras.  
 Mais j'ai peine à penser qu'une plus chère flamme  
 Ait surpris sa jeunesse & me ferme son ame ,  
 Elle a peu vu l'époux qui lui fut destiné.  
 On écoute sans peine un Amant couronné ,  
 Offrant avec sa main le Sceptre d'Angleterre.  
 Enfin je l'aime assez pour apprendre à lui plaire.  
 C'est Warwik qui produit mes troubles inquiets ;  
 Je songe à son courroux , & plus à ses bienfaits.  
 Je détruis dans ses mains les fruits de sa prudence ,  
 Je l'expose lui-même aux mépris de la France.  
 Eh ! qui fait , dans l'ardeur de ses ressentimens ,  
 Jusqu'où peuvent aller ses fiers emportemens ?  
 Peut-être nos débats vont rallumer la guerre ...  
 C'est un astre sanglant qui luit sur l'Angleterre.  
 De Lancastre & d'Yorck les partis opposés  
 Ont fait couler le sang des peuples écrasés.  
 L'Anglois environné du meurtre & des ravages ,  
 A compté jusqu'ici ses jours par des orages.  
 A peine il semble enfin goûter quelque repos ;  
 Faut-il que je l'expose à des malheurs nouveaux ?  
 C'est en toi , cher Suffolk , que mon espoir réside.  
 Qu'aux ramparts de Paris mon intérêt te guide ;



*Le Comte de Warwik,*

Vole & préviens Warwik; ne lui déguise rien:  
 Va, mon cœur n'est pas fait pour abuser le sien:  
 Peins-lui tout mon amour, mes feux & mon ivresse;  
 Et si son amitié pardonne à ma foiblesse,  
 Qu'il élève ses vœux à l'hymen de ma sœur,  
 Que ce nœud de plus près l'attache à ma grandeur.  
 Toujours l'ambition sur sa première idole;  
 L'amour n'est à ses yeux qu'un prestige frivole.  
 Élisabeth sur lui n'a point cet ascendant  
 Qui feroit trop rougir son cœur indépendant,  
 Qui subjugue le mien trop flexible & trop tendre;  
 A des nœuds plus brillans son orgueil va prétendre:  
 Oui, j'ose l'espérer.

SUFFOLK.

Mais Louis, irrité  
 De voir rompre l'hymen entre nous arrêté,  
 Peut demander bientôt raison de cette injure.

ÉDOUARD.

Sans cet hymen forcé la paix peut se conclure.  
 Trop occupé lui-même en ses propres États,  
 Il n'ira point donner le signal des combats;  
 Et pour assurer mieux la paix où je l'invite,  
 Je prétends, sans rançon, lui rendre Marguerite.  
 Cependant en mes mains je retiendrai son fils,  
 Rejetton dangereux, cher à mes ennemis.  
 Toi, ne perds point de temps,

SCENE IV.

ÉDOUARD, SUFFOLK,  
 UN OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER.

Seigneur, Warwik arrive.  
 Le peuple impatient s'empresse sur la rive;  
 On veut voir ce Héros trop long-temps attendu,



Que l'Europe contemple, & qui nous est rendu.

ÉDOUARD.

(L'Officier sort.)

Il suffit. Laissez-nous. O Ciel ! quel coup de foudre !  
 Que pourrois-je lui dire, & que dois-je résoudre ?  
 Warwick est dans ces lieux ! ô soins trop superflus !  
 D'une vaine prudence, ô projets confondus !  
 Allons : à ses regards avant que de paroître,  
 Ami, viens éclairer, viens affermir ton Maître.  
 Ramenons sur mon front, que couvre la rougeur,  
 Cette tranquillité qui n'est point dans mon cœur.



## ACTE II.

### SCENE PREMIERE.

#### WARWIK, SUMMER.

WARWIK.

**J**E ne m'en défends pas ; ces transports, ces hommages,  
 Tout ce peuple à l'envi volant sur le rivage,  
 Prêtent un nouveau charme à mes félicités :  
 Ces tribus sont bien doux quand ils sont mérités.  
 J'ai placé sur le Trône un Roi digne de l'être.  
 Londres ne verra plus son méprisable Maître,  
 Henri dans la langueur tombé presqu'en naissant,  
 Et d'une épouse altière esclave obéissant.  
 Entre deux Nations rivales & hautaines  
 Ma prudence du moins a suspendu les haines :  
 Louis à notre Roi vient d'accorder sa sœur.  
 Du Trône d'Angleterre à peine possesseur,  
 Édouard, par mes soins, ne craint plus que la France  
 S'efforce de troubler sa nouvelle puissance.  
 Voilà ce que j'ai fait, Summer ; & je me vois  
 L'arbitre, la terreur & le soutien des Rois.



Tout ces titres brillans vont s'embellir encore  
Des faveurs dont l'amour vous comble & vous  
honore :

L'hymen d'Élisabeth promise à votre ardeur. . . .

WARWIK.

L'amour qu'elle m'inspire est digne d'un grand cœur.  
Sur le point de former cette chaîne si belle,  
L'intérêt de mon Roi soudain m'éloigna d'elle.  
Je reviens à ses pieds plus grand, plus glorieux.  
Quelqu'un vient : C'est le Roi qui marche vers ces  
lieux.

Cours chez Élisabeth ; mon ame impatiente  
Va hâter le moment de revoir mon Amante.



SCENE II.

ÉDOUART, WARWIK, GARDES.

WARWIK.

**V**Os desseins sont remplis, vos vœux sont satis-  
faits,

Sire, j'apporte ici l'alliance & la paix.  
L'hymen y joint ses nœuds : une illustre Princesse,  
Digne par les vertus qui parent sa jeunesse  
De fonder l'union de deux Rois tels que vous,  
Va traverser les mers pour chercher son Époux.  
Louis me l'a promis ; & votre ami fidele,  
Warwik est trop heureux de vous prouver son zele,  
Par des soins vigilans, autant que par son bras,  
Et dans la Cour des Rois, comme dans les combats.

ÉDOUARD.

Je fais ce que mon cœur doit de reconnoissance  
A ce zele constant qui fonde ma puissance :  
Mais, pour ne rien cacher de l'état où je suis,  
Le sort ne permet pas que j'en goûte les fruits.



Je serai, sans former cette chaîne étrangère,  
Allié de Louis, mais non pas son beau-frère.

WARWIK.

Comment!.... Daignez au moins m'expliquer ce  
discours.

De vos premiers desseins qui peut troubler le cours?  
Quoi! les oubliez-vous? Et la France offensée  
Verra-t-elle?.....

ÉDOUARD.

En un mot j'ai changé de pensée;  
Je ne puis à ce point forcer mes sentimens.

WARWIK.

Mais songez que Louis a reçu vos sermens,  
Que j'ai reçu les siens; & que Warwik, peut-être,  
N'est pas un vain garant de la foi de son Maître.

ÉDOUARD.

Si je romps cet hymen entre nous préparé,  
J'en dois compte à Louis, & je le lui rendrai:  
Mais de ces tristes nœuds mon ame détournée  
Établit ses projets sur un autre hymenée.  
Il n'y faut plus songer.

WARWIK.

Eh! quels nœuds aujourd'hui  
Peuvent vous assurer un plus solide appui?  
Quel traité plus utile?

ÉDOUARD.

Eh quoi! la politique  
M'imposera toujours un fardeau tyrannique;  
Et de mes intérêts esclave ambitieux,  
Je serai toujours Grand, sans jamais être heureux!  
Jé déteste ces loix, & mon cœur les abjure.

WARWIK.

Qu'entends-je! Est-ce l'amour qui vous rendroit  
parjure?

Quoi! de vos ennemis à peine encor vainqueur,  
Le Trône a-t-il déjà corrompu votre cœur.  
Édouard, écoutant de frivoles tendresses,  
S'est-il déjà permis de sentir des foiblesses?  
Et parmi les périls renaissans chaque jour,  
Avez-vous donc appris à céder à l'amour?



Ce n'est point à ces traits qu'on doit vous recon-  
noître.

Un moment à ce point n'a pu changer mon Maître ;  
Non, je ne le crois pas ; & sans doute son cœur,  
A la voix d'un ami, va sentir son erreur.

ÉDOUARD.

(à part)

(haut)

Ah ! je suis déchiré. Non, Warwik, cette flamme,  
(J'ose au moins m'en flatter,) n'a point flétri mon  
ame ;

Et vous devez penser que ce cœur malheureux,  
Ce cœur foible une fois, peut être généreux.  
Non, monté sur un Trône entouré de ruines,  
Et des feux mal éteints des guerres intestines,  
Je ne me livre point à ces égaremens,  
Des Princes amollis lâches amusemens.  
D'un sentiment profond j'éprouve la puissance...  
Votre seule amitié me rend quelque espérance...  
Warwik... Ah ! si pour moi... vous saurez mes  
desseins,

Et vous-même aujourd'hui réglerez mes destins.



## SCENE III.

WARWIK seul.

O Ciel ! à ce retour aurois-je du m'attendre ?  
Quel est ce changement que je ne puis comprendre ?  
Quel objet tout-à-coup a donc surpris sa foi ?  
Me trompe-je ? La Reine avance ici vers moi !  
Quoi ! de son Ennemi cherche-t-elle la vue ?



SCENE





## SCENE IV.

MARGUERITE, WARWIK.

MARGUERITE.

**M** On approche en ces lieux est sans doute im-  
prévue.

Vous êtes étonné qu'au sein de mon malheur  
Je puisse sans frémir en aborder l'auteur :  
Mais un motif pressant auprès de vous m'amene.  
Je vous vois revenu des rives de la Seine ;  
Et sans doute vos soins achevent le traité.  
M'apprendrez-vous au moins quel espoir m'est resté ?  
Si l'on finit mes maux, si Louis s'intéresse  
A la captivité d'une triste Princesse ?  
Aux intérêts nouveaux à vous seuls confiés,  
Mon Fils & mon époux sont-ils sacrifiés ?

WARWIK.

Vous saurez votre sort, il dépend de mon Maître.  
Mais ce traité, Madame, est incertain peut-être.  
Un jour, vous le savez, apporte quelquefois  
D'étranges changemens dans les projets des Rois.

MARGUERITE.

Édouard pourroit-il rejeter l'alliance  
Que lui-même par vous proposoit à la France ?  
On dit que dans son cœur l'amour le plus ardent  
Prend depuis quelques jours un suprême ascendant.  
Pourriez-vous l'ignorer ?

WARWIK, à part.

Que faut-il que je pense ?

A-t-il fait de ses feux éclater l'imprudence ?

MARGUERITE.

On dit plus, & peut-être allez-vous en douter ;  
On dit que cet objet, qu'il eût dû respecter,  
Avoit promis sa main, gage d'un feu sincère,

B



Au plus grand des Guerriers qu'ait produit l'Angle-  
terre,

A qui même Édouard doit toute sa grandeur ;  
Qu'Édouard lâchement trahit son bienfacteur ;  
Que , pour prix de son zele & d'une foi constante ,  
Il lui ravit enfin sa femme & son Amante.  
Ce sont là ses projets , ses vœux & son espoir ;  
Et c'est Elisabeth qu'il épouse ce soir.

WARWIK.

Elisabeth ! ô Ciel ! ... Non , je ne puis le croire.  
Le Roi conserve encor quelque soin de sa gloire.  
On n'est pas à ce point , lâche , perfide , ingrat ;  
Il ne veut point se perdre , & lui-même , & l'Etat.  
Il fait ce que je puis ; il connoît mon courage :  
Édouard jusques-là n'a point poussé l'outrage ;  
Il ne l'a pas osé

MARGUERITE.

Bientôt vous connoîtrez  
Si j'en crois sur ce point des bruits mal assurés ;  
Bientôt. . . .

WARWIK.

Je puis du moins soupçonner votre haine.  
Vous voulez que vers vous la fureur me ramene ;  
Vous venez dans mon cœur enfoncer le poignard...  
Mais la confusion , le trouble d'Édouard. . . .  
De tant d'ingratitude , ô Ciel ! est-on capable ?

MARGUERITE.

Pourquoi trouveriez-vous ce récit incroyable ?  
Lorsque l'on a trahi son Prince & son devoir ,  
Voilà , voilà le prix qu'on en doit recevoir.  
Si Warwik eût suivi de plus justes maximes ,  
S'il eût cherché pour moi des exploits légitimes ,  
Il me connoît assez pour croire que mon cœur  
D'un plus digne retour eût payé sa valeur.  
Adieu. Dans peu d'instans vous pourrez reconnoître  
Ce qu'a produit pour vous le choix d'un nouveau  
Maître.

Vous apprendrez bientôt qui vous deviez servir ;  
Vous apprendrez du moins qui vous devez haïr.  
Je rends grace au destin : ouï sa faveur commence



A me faire aujourd'hui goûter quelque vengeance,  
Et j'ai vu l'ennemi qui combattit son Roi  
Puni par un ingrat qu'il servit contre moi.



## SCENE V.

WARWIK *seul.*

**J**E rejette un soupçon peut-être légitime...  
Ah! mon cœur n'est pas fait pour concevoir un  
crime,  
Je n'ai pas du penser, quand j'allois le servir,  
Que mon Roi, mon ami fut prêt à me trahir.



## SCENE VI.

WARWIK, SUMMER.

SUMMER.

**O**Seraï-je annoncer ce que je viens d'apprendre?  
Élifabeth.....

WARWIK.

Arrête. Ah! je crains de l'entendre.

Si tu viens confirmer ces horribles récits.....

Eh bien? Élifabeth?.... Acheve. Je frémis.

SUMMER.

Élifabeth, Seigneur, va vous être ravie.  
C'est d'elle que j'ai su toute la perfidie,  
Les indignes complots préparés contre vous.  
Édouard veut ce soir devenir son époux,  
Et son Pere, ébloui de ce rang si funeste,  
Abandonne sa Fille aux nœuds qu'elle déteste.  
Elle cherche l'instant de vous entretenir.

B ij



De cet excès d'horreur je ne puis revenir.  
Allons, je ne prends plus que ma rage pour guide ;  
Et je veux qu'Édouard... Je l'aimerois le perfide,  
Je sens pour le haïr qu'il en coûte à mon cœur....  
Peut-on porter plus loin la fourbe & la noirceur ?

SUMMER.

Il ne peut sans vous perdre, obtenir ce qu'il aime ;  
Il doit vous redouter ; redoutez-le lui-même.  
Si de vos intérêts vous écoutez la loi....

WARWIK.

Que d'affrons réunis ! Étoient-ils faits pour moi ?  
Ah ! qu'un vil Courtisan, qu'un Pere impitoyable  
Envers sa Fille & moi se soit rendu coupable,  
Qu'il ait conçu l'espoir, en me manquant de foi,  
De briller près du Trône à côté de son Roi ;  
J'excuse avec mépris sa basse complaisance,  
Je le dédaigne trop pour en tirer vengeance.  
Mais que, plus criminel & plus lâche en effet,  
Édouard sans rougir.... Il le veut.... C'en est fait.  
O toi, par tes sermens, à mon sort enchainée,  
O chere Elisabeth à mes vœux destinée,  
Cieux, témoins des transports de Warwick outragé,  
Je jure ici par vous que je serai vengé ;  
Entendez le serment que ma bouche prononce,  
Signal affreux des maux que ma fureur annonce.



## SCENE VII.

WARWIK, ÉLISABETH.

WARWIK.

**A**H ! Madame, venez enflammer mon courroux ;  
Mon amour, ma vengeance avoient besoin de vous.  
Tous deux en vous voyant s'irritent dans mon ame.  
J'ai su de mon rival l'audacieuse flamme,  
J'ai su tous ses projets ; & je connois trop bien  
Les vertus de ce cœur qui triompha du mien,



Pour croire qu'il ait pu, s'avilissant lui-même,  
 Sacrifier Warwik à la grandeur suprême,  
 Un lâche à son amour alloit vous immoler  
 Mais Warwik est ici; c'est à lui de trembler.  
 Le Ciel m'a ramené pour prévenir le crime.  
 Ne craignez plus qu'ici son pouvoir vous opprime,  
 C'est moi qui vous défends, moi qui veille sur vous,  
 Moi qui suis votre appui, votre amant, votre époux,  
 Votre vengeur encore; & vous allez connoître  
 Si Warwik aisément est le jouet d'un traître,  
 S'il est ou dangereux, ou sensible à demi,  
 S'il confond un ingrat comme il sert un ami.

## ÉLISABETH.

De mon Pere, il est vrai, l'injuste tyrannie  
 A ces tristes liens a condamné ma vie;  
 Et mon cœur, loin de vous, vous adressoit, hélas!  
 Des regrets impuissans que vous n'entendiez pas.  
 Je demandois Warwik: dans mon impatience  
 Ma voix vous appelloit des rives de la France,  
 Et votre Elisabeth, dans l'horreur de son sort,  
 Au défaut de Warwik eut imploré la mort.  
 Enfin je vous revois, vous essuyez mes larmes,  
 Je ne puis cependant vous cacher mes allarmes.  
 Je crains que le transport de ce cœur indompté  
 Avec trop d'imprudence ici n'ait éclaté;  
 Que ces cris menaçans....

## WARWIK.

Qui pourroit me contraindre?  
 Quand je suis offensé, c'est moi que l'on doit craindre.  
 Eh! Quel péril pour moi pouvez-vous redouter?  
 Un pouvoir que j'ai fait peut-il m'épouvanter?  
 Me verrai-je braver aux yeux de l'Angleterre?  
 On dira que Warwik si vanté dans la guerre,  
 Ce mortel renommé, fameux par tant d'exploits,  
 Qui créa, qui servit, qui détruisit des Rois,  
 Infidèle à sa gloire autant qu'à sa tendresse,  
 N'a su ni conserver, ni venger sa Maîtresse....  
 Je rougis d'y penser.... Non, non; je puis encore  
 Disposer de l'Etat, & commander au fort,  
 A Lancastre abattu rendre son héritage,

B iij



*Le Comte de Warwik ,  
Renverser Edouard , & briser mon ouvrage.*

ELISABETH.

Warwik..... Ah ! cher Amant ! Hélas ! il m'est bien  
doux

De sentir à quel point je puis regner sur vous.  
C'est mon seul intérêt que votre amour embrasse ,  
C'est pour moi qu'il frémit , c'est pour moi qu'il  
menace.

A mon cœur éperdu vous rendez le repos ;  
Eh ! connoît-on la crainte à côté d'un Héros ?  
Mais pourquoi présenter à mon ame attendrie  
Le spectacle effrayant des maux de ma Patrie ?  
Quoi ! ne pouvez-vous rien sur le cœur d'Édouard,  
Sans aller de la guerre arborer l'étendart ?  
Un ami tel que vous n'a-t-il pas droit d'attendre  
Que sa présence seule ? ....

WARWIK.

Eh ! qu'en puis-je prétendre ?  
N'a-t-il pas devant moi hautement abjuré  
Cet hymen glorieux par moi seul préparé ?  
Il suit aveuglément ses amoureux caprices.  
Envers moi , s'il se peut , comptez ses injustices  
Et les crimes d'un cœur à son amour soumis ,  
Pour qui tous les devoirs semblent anéantis.  
Tandis, que loin de vous, pour lui, pour sa puissance  
Je m'expose aux ennuis d'une cruelle absence ,  
Que fait-il cependant ? Comment ma-t-il traité ?  
Il me rend le jouet de sa légèreté ,  
Il me fait vainement engager ma parole ,  
Et signer un traité frauduleux & frivole ;  
C'est peu : qui choisit-il enfin pour m'outrager ?  
Non , sans frémir encor , je ne puis y songer.  
C'est l'objet , le seul bien dont mon ame est jalouse,  
Le prix de mes travaux , c'est vous , c'est mon  
épouse.

Ah ! cet enchaînement , ce tissu de noirceurs  
Ajoute à chaque instant à mes justes fureurs,  
Il en verra l'effet , il faut qu'il soit terrible.  
Je suis, je suis encor ce Warwik invincible ,  
J'ai pour moi l'équité , mon nom & mes exploits ,



Je paroîtrai dans Londres, on entendra ma voix.  
 On verra d'un côté l'appui de l'Angleterre,  
 Warwik de ses travaux demandant le salaire,  
 Indigné des affronts qu'il n'a point mérités,  
 Et de l'ingrat Yorck contant les lâchetés;  
 Et de l'autre on verra, confus en ma présence,  
 Edouard aux grandeurs conduit par ma vaillance;  
 Qui sans moi, dans l'exil ou la captivité,  
 Cacheroit sa misère & son obscurité.  
 Ce peuple est généreux, il m'aime, & l'on m'offense:  
 Entre Edouard & moi, pensez-vous qu'il balance?

ELISABETH.

Ecoutez-moi, Warwik. Votre cœur ulcéré  
 Dans ses emportemens est peut-être égaré.  
 Je ne puis croire encore Edouard inflexible;  
 A la gloire, aux vertus, vous l'avez vu sensible.  
 Sans doute il ne fait pas, en demandant ma foi,  
 Combien ce joug brillant seroit affreux pour moi.  
 Mes larmes n'ont coulé que sous les yeux d'un père;  
 J'ai craint de trop braver les traits de sa colère,  
 Si devant Edouard j'eusse attesté les nœuds  
 Dont l'amour dès long-temps nous enchaînoit tous  
 deux.

Mais j'oserai parler: il saura mes promesses,  
 J'avouerai sans rougir l'excès de mes tendresses;  
 Il saura que l'instant où j'irois à l'Autel  
 Seroit pour moi l'arrêt d'un malheur éternel.  
 Eh! quel homme jamais, plein d'un amour extrême,  
 D'un pouvoir tyrannique qui accable ce qu'il aime,  
 Et brigue lâchement cet horrible plaisir  
 De déchirer un cœur qu'il ne peut attendrir?  
 Edouard à ce point ne peut être barbare:  
 Son cœur sera touché des maux qu'il me prépare.  
 Laissez-moi cet espoir, & ne présentez plus  
 Un avenir horrible à mes sens éperdus;  
 Laissez-vous désarmer à ma voix suppliante,  
 Et cédez sans rougir aux pleurs de votre Amante.

WARWIK.

Eh bien, vous le voulez, & pour quelques momens  
 Je suspendrai l'ardeur de mes ressentimens:

B iv



24 *Le Comte de Warwik,*  
Vous seule sur mon ame avez pris cet empire.  
Mais, si n'écoutant rien que l'amour qui l'inspire,  
Edouard aujourd'hui persiste à m'outrager,  
Je ne le connois plus, & je cours me vengerr



## ACTE III.

### SCENE PREMIERE.

MARGUERITE, NEVIL.

MARGUERITE.

**T**out semble confirmer l'espoir dont je me flatte.  
Entre mes ennemis déjà la haine éclate.  
Warwik est furieux, & mon adresse encor  
A fu de son courroux échauffer le transport.  
Je saurai faire plus, je saurai le conduire.  
J'ai frémi d'un projet dont on vient de m'instruire.  
Il veut voir Edouard : ce fatal entretien  
Pourroit anéantir mon espoir & le sien.  
Le Comte est violent, & sa superbe audace  
Osera prodiguer l'injure & la menace :  
Déjà contre Édouard il brûle d'éclater.  
Moi, je veux le détruire, & non pas l'insulter.  
J'attends ici Warwik, je veux que la prudence,  
Éclairant son courroux, assure ma vengeance.

NEVIL.

Peut-il de vos amis à peine secondé,  
Renverser un pouvoir que lui-même a fondé ?

MARGUERITE.

Va, pour renouveler nos sanglantes querelles,  
Un souffle peut encor tirer des étincelles  
Du feu qui vit sans cesse au sein de ces climats,  
Et qu'ont nourri trente ans de haine & de combats.  
Londres ne peut goûter qu'une paix passagère :  
Tout rappelle déjà la discorde & la guerre.





Ne crois pas qu'Édouard triomphe impunément.  
 Mets-toi devant les yeux ce long enchaînement  
 De meurtres, de forfaits, dont la guerre civile  
 A, depuis si long-temps, épouvanté cette Isle.  
 Songe au sang dont nos yeux ont vu couler des flots,  
 Sous le fer des Soldats, sous le fer des bourreaux;  
 Ou d'un pere, ou d'un fils, chacun pleure la perte,  
 Et d'un deuil éternel l'Angleterre est couverte.  
 De vingt mille pros crits les malheureux enfans  
 Brûlent tous en secret de venger leurs parens.  
 Ils ont tous entendu, le jour de leur naissance,  
 Autour de leur berceau le cri de la vengeance.  
 Tous ont été depuis nourris dans cet espoir;  
 Et pour eux, en naissant, le meurtre est un devoir.  
 Je te dirai bien plus; le sang & le ravage  
 Ont endurci ce peuple, ont irrité sa rage;  
 Et depuis si long-temps au carnage exercé,  
 Il conserve la soif du sang qu'il a versé.  
 Oui, de Lancastré ici le parti peut renaître.  
 Ce dangereux Sénat qui veut parler en maître,  
 Mais qui du plus heureux suivant toujours la loi,  
 Trembloit devant Warwik, en pros crivant son Roi;  
 Qui n'a su qu'outrager une Reine impuissante,  
 Fléchira devant moi, s'il me voit triomphante.  
 Le farouche Écossais, que l'on veut opprimer,  
 Qui contre ses tyrans est tout prêt à s'armer,  
 Et du haut de ses monts, contre un joug qui l'offense  
 Lutte & défend encor sa fiere indépendance;  
 Ce peuple qu'en secret je souleve aujourd'hui,  
 A mes justes desseins prêtera son appui.

## NEVIL.

Ainsi donc de Warwik si long-temps ennemie,  
 L'intérêt vous rapproche & vous réconcilie.  
 Croirai-je que, touché de ses nouveaux bienfaits,  
 Ce cœur ait oublié les maux qu'il vous a faits?

## MARGUERITE.

Non. J'ai par le malheur appris à me contraindre;  
 Je fais cacher ma haine, & ne fais point l'éteindre.  
 Si Warwik aujourd'hui, pour se venger du Roi,  
 Veut relever Lancastré, & s'unir avec moi,



Je fais apprécier ce retour politique,  
 Je ne souffrirai point qu'un Sujet despotique,  
 De l'État avili bravant toutes les loix,  
 Ait le droit insolent d'épouvanter ses Rois :  
 Ni qu'en servant son maître il apprenne à lui nuire.  
 Édouard aujourd'hui suffit pour m'en instruire.  
 Je ne puis oublier cet exemple récent ;  
 Et je fais comme on traite un Sujet trop puissant.  
 Mais on vient, & Warwik sans doute ici s'avance....  
 C'est le Roi... Viens, Nevil ; évitons sa présence.



## S C E N E II.

ÉDOUARD, SUFFOLK, GARDES.

ÉDOUARD.

**T**U le vois ; désormais tout espoir est perdu :  
 Par des emportemens Warwik t'a répondu.  
 Tout sert à m'irriter, & mon chagrin redouble.  
 Ne pourrai-je à la fin fortir d'un si long trouble ?  
 Il faut m'en délivrer : que l'on nous laisse ici.  
 Qu'on éloigne sur-tout Warwik.... Ciel !



## S C E N E III.

ÉDOUARD, WARWIK, SUFFOLK,  
GARDES.WARWIK *entrant brusquement.*

**L**E voici.  
 Je ne m'attendois pas, Seigneur, que la fortune



Dût vous rendre sitôt ma présence importune ;  
 Que jamais contre moi le courroux du Destin,  
 Pour préparer ses traits, empruntât votre main,  
 Je n'ai pu le penser ; je n'ai pu le comprendre :  
 Enfin de votre part il m'a fallu l'entendre,  
 C'est ainsi que par vous je suis récompensé !  
 Voilà le sort brillant qui me fut annoncé,  
 Ce bonheur & ces jours de gloire & de délices,  
 Appanage éclatant promis à mes services !  
 Rappelez-vous ici ce jour, ce jour affreux,  
 Ce combat si funestre & ces champs malheureux,  
 Où, du destin cruel éprouvant la colere,  
 Sur des monceaux de morts expira votre pere.  
 Tout couvert de son sang, & combattant toujours,  
 Le fer des ennemis alloit trancher vos jours.  
 Je volai jusqu'à vous ; je me fis un passage ;  
 Mon bras ensanglanté vous sauva du carnage ;  
 Et bientôt sur mes pas, aidé de mes amis,  
 De vos Guerriers vaincus j'assemblai les débris.  
 „ Warwik, me disiez-vous, prends soin de ma jeu-  
 „ nesse :  
 „ C'est dans tes mains, Warwik, que le destin me  
 „ laisse.  
 „ Sois mon guide & mon pere, & je serai ton fils,  
 „ Conduis-moi vers ce trône où je dois être assis.  
 „ Viens, combats, & soit sûr que ma reconnoissance  
 „ Te fera plus que moi jouir de ma puissance.  
 Tels étoient vos discours ; je les crus, & ma main  
 S'arma pour vous venger, & changea le destin.  
 Je vis fuir devant moi cette Reine terrible ;  
 J'acquis, en vous servant, le titre d'invincible.  
 Sans doute qu'à vos yeux de si rares bienfaits,  
 Ne pouvant s'acquitter, passent pour des forfaits.  
 Mais du moins envers vous je n'en commis point d'au-  
 tres.  
 Je frémirois ici de retracer les vôtres.  
 Vous avez tout trahi, l'honneur & l'amitié,  
 Barbare ! & c'est ainsi que vous m'avez payé.

ÉDOUARD.

Modérez devant moi ce transport qui m'offense ;



Vantez moins vos exploits ; j'en connois l'importance,  
 Mais sachez qu'Édouard, arbitre de son sort,  
 Auroit trouvé, sans vous, la victoire ou la mort.  
 Vous n'en pouvez douter ; vous devez me connoître.  
 Et ! quels sont donc enfin les torts de votre Maître ?  
 Je vous promis beaucoup : vous ai-je donné moins ?  
 Le rang où près de moi vous ont placé mes soins,  
 L'éclat de vos honneurs, vos biens, votre puissance  
 Sont-ils de vains effets de ma reconnoissance ?  
 Il est vrai ; j'ai cherché l'hymen d'Élisabeth.  
 N'ai-je pu faire au moins ce qu'a fait mon sujet ?  
 Et m'est-il défendu d'écouter ma tendresse,  
 De brûler pour l'objet où votre espoir s'adresse ?  
 Que me reprochez-vous ? Suis-je injuste ou cruel ?  
 L'ai-je, comme un Tyran, fait traîner à l'autel ?  
 Je me suis, comme vous, efforcé de lui plaire ?  
 Je me suis appuyé de l'aveu de son pere ;  
 J'ai demandé le sien ; &, s'il faut dire plus,  
 Elle n'a point encor expliqué ses refus.  
 Laissez-moi jusques-là me flatter que ma flamme,  
 Que mes soins, mes respects, n'offensent point son  
 ame ;

Et qu'un cœur qui du vôtre a mérité les vœux  
 Peut être, malgré vous, sensible à d'autres feux.

W A R W I K.

Quand vous n'auriez pas su, puisqu'il faut vous l'ap-  
 prendre,  
 Que nos cœurs sont unis par l'amour le plus tendre,  
 J'avois cru ( je veux bien l'avouer entre nous )  
 Avoir acquis des droits assez puissans sur vous,  
 Pour ne vous voir jamais essayer de séduire  
 L'objet qui m'a su plaire, & le seul où j'aspire.  
 Je me suis bien trompé ; je le vois : mais enfin  
 Il reste à mon amour un espoir plus certain.  
 Sur le choix de mon cœur vous pouvez entreprendre ;  
 Je dois en convenir : mais je puis le défendre.  
 Vous n'avez pas pensé sans doute qu'aujourd'hui  
 L'Amante de Warwik demeurât sans appui.  
 Jamais Elisabeth ne me fera ravie ;  
 Ou vous ne l'obtiendrez qu'aux dépens de ma vie.



Jamais impunément je ne fus offensé.

ÉDOUARD.

Jamais impunément je ne fus menacé ;  
Et si d'une amitié qui me fut long-temps chere  
Le souvenir encor n'arrêtoit ma colere ,  
Vous en auriez déjà ressenti les effets.....  
Peut-être cet effort vaut seul tous vos bienfaits.  
Ne poussez pas plus loin ma bonté qui se lasse ,  
Et ne me forcez pas à punir votre audace.  
Édouard peut d'un mot venger ses droits blessés ;  
Et fût-il votre ouvrage , il est Roi : c'est assez.

WARWIK.

Oui , j'aurois dû m'attendre à cet excès d'injure :  
Toujours le sang d'Yorck fut ingrat & parjure.  
Mais du moins.....

ÉDOUARD.

C'en est trop. Holà, Gardes, à moi.

( Ils environnent Warwik. )

WARWIK.

Lâches, n'avancez pas : craignez Warwik. Et toi ,  
Toi qui me réservoïs cet horrible salaire ,  
Immole le Guerrier qui t'a servi de Pere.  
Prends ce fer de ma main ; frappe un cœur que tu  
hais :  
Va, tu peux d'un seul coup payer tous mes bienfaits.  
Frappe, dis-je.

( Il jette son épée aux pieds du Roi. )



SCENE IV.

ÉDOUARD, WARWIK, ELISABETH,  
SUFFOLK GARDES.

ELISABETH.

Que vois-je ? O Ciel ! O jour funeste !  
Hélas ! par vos vertus , par ce Ciel que j'atteste ,



Écoutez-moi , Seigneur. . . . C'est moi qu'il faut punir

De ces tristes débats que j'ai dû prévenir.  
Oui, j'aurois dû plutôt, vous découvrant mon ame,  
Étouffer dans la vôtre une imprudente flamme ;  
Et si l'amour, hélas! vous soumet à sa loi,  
Vous sentez trop, Seigneur, ce qu'il a pu sur moi.  
Oui, j'aimois dans Warwik ce vertueux courage,  
Dont je l'ai vu pour vous faire un si noble usage ;  
Mon cœur, dans ce penchant par vous-même affermi,  
Dans cet illustre Amant chériffoit votre ami.

WARWIK.

Vous croyez l'attendrir ; vous vous trompez, Madame.

Cet aveu, je le vois, irrite encor son ame ;  
Et livré tout entier à sa funeste ardeur,  
Il voudroit accabler son triste bienfacteur.  
Il voudroit à l'Autel vous traîner sur ma cendre :  
C'est mon sang qu'il lui faut, qu'il brûle de répandre.

Mais avant qu'à vos yeux il puisse s'y plonger,  
J'en puis verser peut-être assez pour me venger.  
Adieu.

(Il sort.)

ÉDOUARD aux Gardes.

Suivez ses pas ; allez, & qu'on l'arrête ;  
Qu'on l'enferme à la Tour.

ÉLISABETH.

Quel orage s'apprête !  
Qu'allez-vous ordonner ? Qu'allez-vous faire, ô Ciel !

L'amour étoit-il fait pour vous rendre cruel ?

ÉDOUARD.

Non. Je veux prévenir une révolte ouverte ;  
Je veux son châtement, & ne veux point sa perte.  
Votre cœur devant moi s'est pour lui déclaré ;  
Le mien est par vous deux tour à tour déchiré.  
Bravé par un Sujet, & haï de vous-même,  
J'aurois pu tout permettre à ma fureur extrême.  
Peut-être j'aurois dû, dans son coupable sang,



Laver l'indigne affront qu'il faisoit à mon rang.  
 Mais mon cœur frémiroit d'un transport si féroce ;  
 L'amour ne m'apprend point cette vengeance atroce ;  
 Et dans les mouvemens dont je suis combattu,  
 Je fais entendre encor la voix de la vertu.  
 Vous le voyez, Madame ; & du moins votre maître,  
 S'il n'est aimé de vous, étoit digne de l'être.

ÉLISABETH.

Eh bien, si la vertu commande à votre cœur,  
 De vous-même aujourd'hui sachez être vainqueur.  
 Oubliez d'un amant l'imprudence excusable.  
 Ah! Warwik à vos yeux peut-il être coupable ?  
 Et pourriez-vous haïr un Héros, votre appui ?  
 S'il vous ose outrager, soyez plus grand que lui ;  
 Osez lui pardonner, pour punir une offense,  
 La générosité peut plus que la vengeance.  
 Sans prétendre à ma foi, sans lui disputer rien,  
 Faites-vous applaudir d'un cœur tel que le mien,  
 Et remportant sur vous cette illustre victoire,  
 Au dessus de Warwik élevez votre gloire ;  
 Et ne m'imposez plus que cette heureuse loi  
 D'adorer mon amant, & d'admirer mon Roi.

ÉDOUARD.

Qui ? moi ! lorsqu'un Sujet me brave & me menace.  
 J'irois récompenser sa criminelle audace !  
 Et je pourrais ici...

## SCENE V.

ÉDOUARD, ÉLISABETH,  
SUFFOLK, GARDÉS.

SUFFOLK. A M

**L**E Comte est arrêté,  
 Même en obéissant il gardoit la herté,  
 Ses regards menaçans annonçoient la vengeance.



Il'a suivi mes pas dans un morne silence :  
Mais ce peuple qui l'aime , & dont il fut l'appui ,  
Paroissoit murmurer & s'émouvoir pour lui.

ÉDOUARD à Élisabeth.

Eh bien ! vous l'entendez , & le sort implacable  
Ajoute à tout moment au malheur qui m'accable.  
( à Suffolk. )

J'en saurai triompher. Va , ne crains rien pour moi.  
Si Londres se souleve , il connoitra son Roi.  
De mes Gardes ici rassemble les cohortes ;  
Que par-tour du Palais ils occupent les portes.  
L'audacieux Warwik espere vainement  
M'épouvanter des cris de ce peuple insolent.  
( à Élisabeth. )

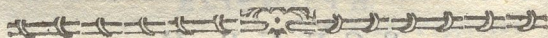
Vous ne le verrez point l'emporter sur son maître.  
C'est cet amour fatal que vous avez fait naître ,  
Qui , remplissant ce cœur de vous seul occupé ,  
Empoisonne les traits dont le sort m'a frappé.



SCENE VI.

ÉLISABETH seule.

**M**Alheureuse ! Voilà ce qu'ont prévu mes craintes.



SCENE VII.

MARGUERITE , ÉLISABETH.

MARGUERITE.

**Q**Uoi ! vous arrêtez-vous à d'inutiles plaintes ,  
Quand votre Amant aux fers demande des vengeurs ?  
L'Amante de Warwik lui doit plus que des pleurs.  
Si



Si vous l'aimez, Madame, ayez tout son courage ;  
 Secondez les efforts où pour lui je m'engage :  
 Armez ici tous ceux que l'amitié, le rang,  
 Ou quelque autre intérêt attache à votre Sang ;  
 Et que tous réunis .....

É L I S A B E T H.

C'en est assez, Madame.

Je vois trop les desseins dont s'occupe votre ame,  
 Et ce que pour Warwik ce grand zele a produit.  
 Voilà, voilà, Madame, où vous l'avez conduit.  
 Il n'est que trop ardent, & vous avez encore  
 Fait passer dans son cœur le fiel qui vous dévore.  
 Ses malheurs & les miens servent à vos projets .....

Nous n'avons pas ici les mêmes intérêts ;  
 Et, malgré vos efforts, seule je puis, peut-être,  
 Réparer tous les maux que vous avez fait naître,  
 Et j'y cours.



S C E N E V I I I.

M A R G U E R I T E seule.

**S**aisissons des momens précieux.  
 Yorck épargne encor un sujet orgueilleux.  
 Il ne portera pas un arrêt trop sévère ....  
 Rarement la jeunesse est dure & sanguinaire.  
 Ce n'est que par le temps que l'on fait s'endurcir  
 Dans les devoirs cruels & dans l'art de punir.  
 J'aurai pour moi Warwik, & Warwik qu'on offense  
 Il faut le délivrer ; qu'il serve ma vengeance.  
 A son sort aujourd'hui je dois joindre le mien ;  
 Quand j'aurai triomphé, j'ordonnerai du sien.





## ACTE IV.

La Scene est dans la Prison.

## SCENE PREMIERE.

WARWIK seul.

**J**our affreux, jour d'opprobre ! Après vingt ans de gloire !

Quoi ! je suis dans les fers ! ah ! l'aurois-je pu croire,  
 Qu'Édouard, se portant à ce terrible éclat,  
 Exposerait ainsi son Trône & son État ?  
 Que dis-je ? Il connoît mieux ce peuple & sa foiblesse.  
 Est-ce ainsi que pour moi son zele s'intéresse ?  
 Viént-il briser mes fers ? M'a-t-il vengé du Roi ?  
 A l'exemple d'York, tout est ingrat pour moi.  
 Un jour, un jour, du moins avec plus de puissance...  
 Malheureux ! dans les fers peut-on crier vengeance ?  
 Il me semble, à ce mot, que ces murs odieux  
 M'accablent de ma honte & repoussent mes vœux ;  
 Et mes cris, en frappant ces voutes effrayantes,  
 Les fatiguent en vain de plaintes impuissantes.  
 Mais quel ressouvenir vient m'étonner soudain !  
 Quel changement, ô Ciel ! & quels jeux du destin !  
 Pour l'orgueil des humains leçon rare & terrible !  
 C'est dans ces mêmes lieux, dans cette tour horrible,  
 Qu'à vivre dans les fers par moi seul condamné  
 Le malheureux Henri languit abandonné.  
 L'oppresseur, l'opprimé n'ont plus qu'un même asyle.  
 Hélas ! dans son malheur il est calme & tranquille ;  
 Il est loin de penser qu'un revers plein d'horreur  
 Enchaîne près de lui son superbe vainqueur.

## SCENE II.

WARWIK, SUMMER.

WARWIK.

**Q**ue vois-je ? Se peut-il ? Eh quel bonheur extrême !.....



Qui t'amene en ces lieux ?

SUMMER.

L'ordre du Roi lui-même.

Je l'aborde en tremblant ; Élisabeth en pleurs  
Faisoit parler pour vous la voix de ses douleurs.  
» Votre ami, m'a-t-il dit, peut mériter sa grace ;  
» Mais il faut qu'il apprenne à fléchir son audace.  
» Allez l'y préparer ... Je n'ai point su, Seigneur  
A quel point il prétend abaisser votre cœur.  
Je le connois ce cœur, & je fais qu'on l'outrage ;  
Je ressens tous vos maux ; comptez sur mon courage.  
Élevé près de vous, nourri dans les combats,  
Où j'appris si souvent à vaincre sur vos pas,  
A quel extrémité que le destin vous livre,  
Mon sort est d'être à vous ; ma gloire est de vous  
suivre.

Commandez, je vous fers.

WARWIK.

Ami, tu vois mon sort.

J'ai trop suivi peut-être un indiscret transport,  
Aux yeux d'un Prince ingrat, forfait inexcusable ;  
Mais tu fais qui de nous est en effet coupable.  
Yorck m'a tout ravi jusqu'à ma liberté.  
L'affront que je reçois fait gémir ma fierté.  
Déjà le désespoir dont mon ame est saisie  
Eut épuisé ma force, eut consumé ma vie,  
Si la vengeance avide, & si chere à mon cœur,  
N'eut ranimé mes sens flétris par la douleur.  
Ah ! comble cet espoir qui console mon ame,  
Cher ami ; remplis-toi de l'ardeur qui m'emflamme ;  
Cours embraser les cœurs de ce peuple incertain ;  
Va, retrace à leurs yeux l'horreur de mon destin.  
Dis que des fers honteux enchaînent ma vaillance ;  
Que je n'attends plus rien que de leur assistance,  
Et s'il faut encore plus pour m'assurer leur foi,  
Dis que le fier Warwik a pleuré devant toi.  
Eh ! comment ces Anglois pour moi si pleins de zèle  
Peuvent-ils balancer à venger ma querelle ?  
Des droits que j'ai sur eux est-ce là tout l'effet ?  
Et Marguerite enfin ? ...

C ij



Elle agit &amp; se tait.

J'attends tout de ses soins : elle amasse en silence  
 Les traits que par ses mains doit lancer la vengeance.  
 Ses secrets Partisans , vos amis & les siens ,  
 Échauffent par degrés le cœur des Citoyens ;  
 Et tous par elle-même instruits dans l'art des brigues ,  
 Dans ces murs allarmés , ont semé leurs intrigues.  
 Ils disent qu'Édouard vient d'ôter aux Anglois  
 Un repos nécessaire , & l'espoir de la paix ;  
 Qu'il attire sur eux les armes de la France ;  
 Qu'ils vont de tout leur sang payer son imprudence.  
 Votre affront les irrite , & je crois qu'en effet...

WARWIK.

Ah ! qu'ils arment mon bras , & je suis satisfait.  
 Suivi des plus hardis pénètre cette enceinte :  
 Si je suis à leur tête , ils marcheront sans crainte.  
 J'irai vers Édouard , & nous verrons alors  
 S'il pourra de mon bras soutenir les efforts ;  
 S'il pourra dans son cours arrêter ma vengeance.  
 Ah ! je ressens déjà , je goûte par avance  
 Le plaisir de le voir à mes pieds renversé ,  
 Et de lui dire : „ Ingrat qui m'as trop offensé ,  
 „ Que j'avois trop servi , que j'ai dû mieux connoître ;  
 „ Toi , qui n'étois pas fait pour te nommer mon  
 maître ,  
 „ Vois du moins aujourd'hui si je menace en vain ,  
 „ Et reconnois Warwik en mourant par sa main.  
 Mais je t'arrête trop , & la fureur m'entraîne :  
 L'instant où je menace est perdu pour ma haine.  
 Je t'en ai dit assez : va , cours , vole.

## SCENE III.

WARWIK *seul.*

AH ! du moins :  
 Si le sort secondoit & mes vœux & ses soins ,  
 J'écoute trop peut-être un transport inutile :  
 Ce peuple est inconstant , & sa faveur fragile.



Hélas! les malheureux, par l'espoir aveuglés,  
 Pleurent souvent l'erreur qui les a consolés.  
 O Ciel! lorsque, chargé du sort de l'Angleterre,  
 Triomphant dans la paix, ainsi que dans la guerre,  
 Et d'un peuple idolâtre excitant les transports,  
 Heureux & tout-puissant je revois ces bords,  
 Aurois-je pu penser que tant d'ignominie  
 Dût sitôt éclipser cet éclat de ma vie,  
 Et que, frappé bientôt des plus cruels revers  
 Je venois dans ces murs pour y trouver des fers?



## SCENE IV.

WARWIK, ÉLISABETH,

*une Suivante.*

WARWIK.

**Q**ui, Madame, c'est vous, le tyran qui m'ou-  
 trage

Me permet ce bonheur que votre amour partage.  
 Il n'en est pas jaloux, c'en est fait; je le vois:  
 Vous venez me parler pour la dernière fois,  
 Vous voulez me laisser un adieu lamentable.  
 Edouard, insultant à mon sort déplorable,  
 A cru que votre aspect pourroit encor l'aigrir,  
 Et puisque je vous vois, sans doute il faut mourir,

ÉLISABETH.

Non, d'un sort plus heureux j'apporte le présage,  
 Pourvu que, fléchissant ce superbe courage....

WARWIK.

Arrêtez; votre cœur doit épargner le mien.  
 Parlez-moi de vengeance, ou ne proposez rien.

ÉLISABETH.

Quoi! rien n'adoucir votre esprit inflexible!  
 Edouard, à ma voix, a paru plus sensible.  
 J'ai rappelé vos soins, votre fidélité;  
 Louant votre valeur, blâmant votre fierté,  
 Excusant d'un Amant l'altière impatience,  
 J'ai réclamé l'honneur & la reconnoissance,  
 Les nœuds qui dès long-temps sont formés entre nous:  
 J'ai juré devant lui, d'être toujours à vous;

C iij



J'ai demandé la mort : il a plaint mes allarmes ;  
 Enfin il a promis, en répandant des larmes,  
 De ne point me forcer à cet hymen affreux  
 Qui hâteroit la fin de mes jours malheureux.  
 Mais il ne peut souffrir qu'un rival qui l'offense,  
 En passant dans mes bras, insulte à sa puissance.  
 Sa colere éclatoit à ce seul souvenir.  
 Tout prêt à s'y livrer, & tout prêt à punir,  
 Il m'a représenté la révolte enhardie  
 Menaçant ses États d'un nouvel incendie,  
 Sa couronné en péril, son honneur offensé,  
 Par mille factieux votre nom prononcé,  
 Et les mutins pour vous prêts à s'armer peut-être...

WARWIK.

Ah ! j'en attends l'effet : qu'il est lent à paroître !  
 Je respire un moment... Je conçois quelque espoir.  
 Il va sentir les coups qu'il auroit du prévoir ;  
 Et bientôt. . .

ELISABETH.

Mais, vous-même, êtes-vous sans allarmes ?  
 Hélas ! fongez qu'ici sans secours & sans armes. . .  
 Je fremis.

WARWIK.

Oui, mon sang, (je ne le puis nier)  
 Est au premier bourreau qu'il voudra m'envoyer.  
 S'il a, pour l'ordonner, une ame assez hardie,  
 Et s'il peut, sans trembler, disposer de ma vie,  
 Je recevrai la mort sans en être étonné ;  
 Mais je mourrai du moins sans avoir pardonné.

ELISABETH.

Eh ! pardonnez, cruel, à votre triste Amante.  
 Quand mon cœur pour vous seul se trouble & s'épou-  
 vante,  
 Quand je veux vous sauver, devrois-je, hélas ! vous  
 voir  
 Dédaigner mon amour, braver mon désespoir ?  
 Ah ! prévenez enfin les maux que je redoute. . .  
 Je lis dans votre cœur ; je sens ce qu'il en coûte ;  
 Mais le sort de tous deux va dépendre de vous ;  
 Un mot peut d'Édouard appaiser le courroux.  
 Oubliez un moment cette fierté funeste.



Fléchissez devant lui : je vous répons du reste.  
 Il vous connoît, vous craint; il sera trop heureux  
 De pouvoir terminer des débats dangereux,  
 Lui-même il a paru commander à sa flamme;  
 Lorsqu'il fait le premier cet effort sur son ame,  
 Ne pouvez-vous du moins...

WARWICK,

Eh! qu'a-t-il fait enfin  
 A son indigne amour il a mis quelque frein:  
 Le sacrifice est grand : mais moi qu'il déshonore,  
 Qu'il a mis dans les fers où je languis encore,  
 Qu'il trahit, qu'il insulte & flétrit tour à tour,  
 Si je ne suis vengé, je perds tout sans retour.  
 Peut-être que l'on peut, maître de sa vengeance,  
 D'un ennemi vaincu dédaigner l'impuissance.  
 Peut-être l'on préfère, avec quelque plaisir,  
 L'orgueil de pardonner à l'orgueil de punir:  
 Mais signer un accord qu'arrache la contrainte,  
 Céder à la menace, obéir à la crainte;  
 Aller comme un Esclave échappé de ses fers,  
 Demander le pardon des maux qu'on a soufferts!  
 N'attendez pas de moi cet effort impossible.  
 Dans mon abaissement je suis plus inflexible.  
 Je vois tout mon outrage, & je hais sans retour,  
 Laissez-moi cette haine, ou m'arrachez le jour.

ÉLISABETH.

Eh bien! c'en est donc fait! & ton ame barbare  
 Suit, sans rien consulter, cet orgueil qui l'égare.  
 Ni la voix de l'amour, ni l'espoir d'être à moi,  
 Mes craintes, mes douleurs, ne peuvent rien sur toi,  
 Tu brûle d'affouvir ta fureur meurtrière.  
 Tu voudrais de tes mains embraser l'Angleterre.  
 Va, nage dans le sang; va, je ne combats plus  
 Cet orgueil insensé qui flétrit tes vertus.  
 Va, cruel, va chercher des triomphes coupables;  
 Couvre-toi de lauriers à mes yeux méprisables;  
 Va, cours plonger ton bras dans le sein de ton Roi;  
 Mais apprends qu'à ce prix je ne puis être à toi.  
 Je ne recevrai point dans cette main tremblante  
 La main d'un furieux de carnage fumante.

C iv



La mienne, loin de toi, va finir mes malheurs,  
 Expier dans mon sang mes funestes erreurs.  
 C'en est fait; & je veux, à mon heure suprême,  
 Maudire, en expirant, Édouard, & toi-même,  
 Le sort, le sort affreux qui m'accable aujourd'hui,  
 Et l'amant plus cruel, plus barbare que lui.

WARWIK.

Arrête. . . . O toi qui fais ce que mon cœur endure,  
 Qui devrois adoucir sa profonde blessure,  
 Toi-même, Elisabeth, viens-tu l'empoisonner?  
 Hélas! quand tous les maux semblent m'environner,  
 Ecrasé sous leur poids, lorsque mon cœur expire,  
 Ta main, ta propre main l'arrache & le déchire.  
 C'est là le dernier trait de mon affreux destin;  
 C'est ma dernière épreuve & j'y succombe enfin.  
 Va, cesse d'accabler une ame anéantie;  
 Va, je ne hais plus rien que moi-même & la vie.  
 Eh bien! va donc trouver ce Tyran, cet ingrat. . . .  
 Va, demande pour moi, dans mon horrible état. . . .  
 Non, le pardon honteux qui m'indigne & m'offense:  
 Mais dis-lui que Warwik, appui de son enfance,  
 Qui veilloit sur ses jours au milieu des combats,  
 Et, pour les conserver, s'exposoit au trépas;  
 Qui des Rois sur son front ceignit le Diadème,  
 Qui n'a de ses travaux rien voulu pour lui-même;  
 Malheureux, & pleurant d'avoir vécu trop tard,  
 Pour prix de ses bienfaits, lui demande un poignard.

ÉLISABETH.

Quel est l'égarement où ton ame se livre?  
 Cruel!



SCENE V.

WARWIK, ÉLISABETH, UN  
 OFFICIER, SOLDATS.

L'OFFICIER.

**A**Uprès du Roi, Madame, il faut me suivre.  
 Ses ordres sont pressans. Hâtez-vous.



Tragédie.  
ÉLISABETH.

41

C'est assez.

Cieux! éloignez les maux qui me sont annoncés.

WARWIK.

Qui? Toi, m'abandonner! où vas-tu? non, demeure,  
Demeure, Élisabeth .... Ah! s'il faut que je meure,  
Mes yeux du moins....

L'OFFICIER.

Madame, Édouard vous attend.

ÉLISABETH.

Hélas! pour nous sauver tu n'avois qu'un instant.  
Tu l'as perdu, cruel; & l'espoir qui me reste ....  
Adieu.

WARWIK.

Vous l'entraînez!



SCENE VI.

WARWIK *seul.*

O Toi, toi que j'atteste,  
Toi qui, m'enlevant tout, me refuse la mort,  
Peux-tu permettre, ô Ciel! que sous les coups du sort  
Le grand cœur de Warwik s'affoiblisse & succombe?  
Avant de m'avilir, Ciel, ouvre-moi la tombe.

(*Il s'assied.*)

Je me sens accablé de mon malheur affreux.  
De momens en momens ce flambeau ténébreux,  
Qui luit si tristement dans l'épaisseur des ombres,  
Verse un jour plus funebre, & des lueurs plus sombres,  
Malgré moi je frémis: tout porte dans mon cœur  
Un chagrin plus profond, une morne douleur .....  
Hélas! enséveli dans cette nuit cruelle,  
Tout ce que je ressens est horrible comme elle.  
Mais quel bruit effrayant fait retentir ces lieux?  
Je crois entendre au loin des cris tumultueux.  
On approche .... Le sort remplit mon espérance;  
On m'apporte la mort.





## S C E N E V I I.

WARWIK , SUMMER *l'épée à la main,*  
S O L D A T S.

S U M M E R.

J'Apporte la vengeance.  
Ami, prenez ce fer ; soyez libre & vainqueur.

W A R W I K *avec transport.*

Tout est donc réparé?... Cher ami, quel bonheur !

S U M M E R.

Votre nom, votre gloire, & la Reine & moi-même,  
Tout range sous vos loix un peuple qui vous aime.  
Marguerite échappée aux Gardes du palais,  
D'abord, à votre nom, rassemble les Anglois ;  
Je me joins à ses cris : tout s'émeut, tout s'empresse ;  
Tous veulent vous offrir une main vengeresse.

On attaque, on assiege Edouard allarmé,  
Avec Elisabeth au palais renfermé.

Paraissez ; c'est à vous d'achever la victoire.

Ami, venez chercher la vengeance & la gloire.

W A R W I K.

Voilà donc où sa faute & le sort l'ont réduit.

De son ingratitude il voit enfin le fruit.

Il l'a trop mérité. Marchons . . . Warwik, arrête.

Tu vas donc d'une femme achever la conquête,

Ecraser sans effort un rival abattu !

Sont-ce là des exploits dignes de ta vertu ?

Est-ce un si beau triomphe offert à ta vaillance,

D'immoler Édouard, quand il est sans défense ?

Ah ! j'embrasse un projet plus grand, plus généreux.

Voici de mes instans l'instant le plus heureux ;

Ce jour de mes malheurs est le jour de ma gloire.

C'est moi qui vais fixer le sort & la victoire.

Le destin d'Édouard ne dépend que de moi.

J'ai guidé sa jeunesse, & mon bras l'a fait Roi.

J'ai conservé ses jours, & je vais les défendre.

Je lui donnai le Sceptre, & je vais le lui rendre.



De tous ses ennemis confondre les projets ;  
 Et je veux le punir à force de bienfaits.  
 Il connoîtra mon cœur autant que mon courage ;  
 Une seconde fois il fera mon ouvrage.  
 Qu'il va se repentir de m'avoir outragé !  
 Combien il va rougir ! Amis , je suis vengé.  
 Allons, braves Anglois ; c'est Warwik qui vous guide :  
 Ne désavouez point votre Chef intrépide.  
 Si vous aimez l'honneur , venez tous avec moi ,  
 Et combattre Lancastre , & sauver votre Roi.



## ACTE V.

### SCENE PREMIERE.

ELISABETH *seule.*

**C**iel ! où porter le trouble où mon cœur s'abandonne ?

La terreur me poursuit , & la mort m'environne.  
 J'entends autour de moi les cris de la fureur ,  
 Les plaintes des mourans..... O Ciel ! ô jour d'horreur !

On arrête mes pas : hélas ! ce que j'ignore  
 Est plus triste , peut-être , & plus affreux encore ;  
 Et le Ciel , que ma voix est lassé d'implorer ,  
 Quel que soit le succès , me condamne à pleurer.  
 Le fatal ascendant qui me suit & m'opprime ,  
 A mes yeux , malgré moi , traîne enfin dans l'abyme  
 Deux amis , deux Héros l'un de l'autre admirés ,  
 Deux cœurs nés généreux , par l'amour égarés.



### SCENE II.

ÉLISABETH, SUFFOLK.

ELISABETH.

**O**u courez-vous , Suffolk ? Venez-vous ?.....

SUFFOLK.

Ah ! Madame ,



Aux transports de la joie abandonnez votre ame ;  
 Jouissez d'un bonheur que vous n'attendiez pas :  
 Jamais un jour plus beau n'a luit sur ces climats.

ELISABETH.

Ah ! ce jour à mon cœur n'offroit rien que d'horrible.  
 Quoi ! Warwick..... Achevez.

SUFFOLK.

Ce Héros invincible,

Le plus fier des Mortels & le plus valeureux,  
 Est encor le plus grand & le plus généreux.  
 Déjà de ses succès Marguerite enivrée,  
 Croyoit à son parti la victoire assurée,  
 Quand le nom de Warwick, par cent voix répété,  
 Suspend des combattans l'effort précipité.  
 Soudain au milieu d'eux il s'avance, il s'écrie :  
 Amis, où vous emporte une aveugle furie ?  
 Anglois, quel ennemi poursuit votre courroux ?  
 C'est ce même Edouard jadis choisi par vous,  
 Qui vous fut dans ces murs présenté par moi-même,  
 Qui, de vos propres mains, reçut le Diadème.  
 Si c'est Warwick, amis, que vous voulez venger,  
 Défendez votre Maître, au lieu de l'outrager.  
 Partagez avec moi cette gloire si belle ;  
 O mes braves Anglois, c'est moi qui vous appelle ;  
 Reconnoissez ma voix. Ses paroles, ses traits,  
 Cet aspect si puissant & si cher aux Anglois,  
 Le feu de ses regards, cette ame grande & fiere,  
 Cette ame sur son front respirant toute entiere,  
 Cet empire suprême, & ces droits si certains  
 Qu'un Héros eut toujours sur le cœur des humains,  
 Subjuguent les esprits. Tout obéit, tout change.  
 Du côté d'Edouard tout le peuple se range ;  
 Et ce Prince & Warwick, pressés de tous côtés,  
 Dans les bras l'un de l'autre à l'envi sont portés.  
 Au milieu du fracas, du tumulte & des armes,  
 Les Soldats attendris laissent tomber des larmes.  
 Quelques mutins encor, dans leur rage oblinés,  
 A combattre, à périr semblent déterminés ;  
 Warwick, le fer en main, les frappe & les renverse  
 Leur foule devant lui succombe & se disperse ;



Et la Reine & les siens cédant à son effort,  
Bientôt n'ont plus d'espoir que la fuite ou la mort.

ÉLISABETH.

Et voilà le Mortel qu'a choisi ma tendresse!  
Non, tu ne conçois pas cet excès d'alégresse,  
Ces transports que je sens, qu'inspirent à mon cœur  
Ces vertus dont sur moi réjaillit la splendeur;  
Cet effort d'un Héros, ces honneurs qu'il mérite....  
Vient-il ?

SUFFOLK.

Vers la Tamise il poursuit Marguerite,  
Cependant Qu'Édouard, autour de ce Palais,  
Appaise le désordre, & rétablit la paix.  
Mais, le voici lui-même.

SCENE III.

ÉLISABETH, ÉDOUARD,  
SUFFOLK, GARDES.

ÉLISABETH.

AH ! partagez ma joie.  
Sire, après tous les maux où mon cœur fut en proie,  
Hélas ! j'ai bien le droit de sentir mon bonheur,  
D'applaudir au Héros si digne de mon cœur,  
Que sans doute avec moi vous admirez vous-même.  
Ce qu'il a fait pour vous ; oui, cet effort suprême.

ÉDOUARD.

Je le sens, je l'admire, & je n'en rougis pas :  
Un bienfait n'avili que les cœurs nés ingrats.  
C'est peu d'avoir dompté la révolte & la guerre,  
C'est peu d'avoir rendu le calme à l'Angleterre ;  
Je lui dois encor plus : pour ce cœur satisfait,  
L'amitié de Warwik est son plus grand bienfait,  
J'en suis digne du moins, & je lui rends la mienne :  
Ma générosité doit égaler la sienne ;  
Et mon cœur n'est pas fait pour le déguisement.  
Je fais qu'il est un art de feindre lâchement ;



D'oublier un service, & jamais une offense,  
 D'attendre le moment propice à la vengeance !  
 D'autres le puniroient de les avoir servis ;  
 Il est beaucoup de Rois ; il est bien peu d'amis.  
 Mais j'abhorre à jamais cette exécration étendue,  
 Cet art de la bassesse & de l'ingratitude.  
 L'amour seul a produit & mes torts & les siens ;  
 La vertu nous ramène à nos premiers liens.  
 A la loi du traité je suis prêt à me rendre :  
 Il mérita vos vœux ; je cesse d'y prétendre.  
 Je commande à l'amour, & plein des mêmes feux,  
 Je saurai....



## SCENE IV.

ÉLISABETH, ÉDOUARD, MARGUERITE, SUFFOLK, GARDES ET SOLDATS.

MARGUERITE.

**L**E Destin me ramène à tes yeux ;  
 Tu me revois captive, & pourtant triomphante :  
 Tremble ; j'apporte ici le deuil & l'épouvante.

( A Édouard. )

( A Elisabeth. )

Warwik est ton ami ; Warwik est ton Amant ;  
 Frémissez tous les deux dans ce fatal moment :  
 Il meurt.

ÉLISABETH.

Warwik !

ÉDOUARD.

O Ciel !

MARGUERITE.

Et j'ai proscrit sa vie.

De fideles amis ont servi ma furie ;  
 Mêlés parmi les siens, ils l'ont enveloppé :  
 Toi seul es plus heureux, toi seul m'es échappé.

ÉDOUARD.

Barbare !



MARGUERITE.

J'ai détruit ton défenseur coupable  
 Qu'il me servît, ou non, sa mort inévitable.  
 Dût punir aujourd'hui son infidélité,  
 Ou l'orgueil du secours que son bras m'eût prêté.  
 Toi, tu peux le venger; & tu peux méconnoître  
 Les droits des Souverains: tu n'es pas né pour l'être.  
 (Elle sort.)

ÉDOUARD.

Je le fais pour punir un monstre furieux.  
 Ah! que vois-je?



SCÈNE V. &amp; dernière.

Acteurs précédens. WARWIK apporté  
 par des Soldats, SUMMER.

ÉLISABETH courant à lui.

**W**arwik, cœur noble & malheureux  
 ÉDOUARD.

(A Warwik.)

Héros que j'ai chéri, que je perds par un crime,  
 Ah! ma vengeance au moins peut t'offrir ta vic-  
 time:

Cette femme barbare, au milieu des tourmens,  
 Bientôt.....

WARWIK.

Écoutez moins de vains ressentimens;  
 Renvoyez à Louis cette Reine cruelle:  
 Il pourroit la venger.... Ne craignez plus rien d'elle.  
 Ce peuple qui m'aima, la déteste aujourd'hui;  
 Qui m'a donné la mort, ne peut regner sur lui.  
 Pleurez moins mon trépas.... ma carrière est finie  
 Dans l'instant le plus beau dont s'illustra ma vie.  
 Ma voix a fait encor le destin des Anglois,  
 Et j'emporte au tombeau ma gloire & vos regrets.

ÉLISABETH.

Ah! ton Elisabeth ne pourra te survivre;  
 J'ai vécu pour t'aimer; je mourrai pour te suivre.



48 *Le Comte de Warwik, Tragédie.*  
Dans la nuit du tombeau tous les deux renfermés,  
Unis malgré la mort.....

WARWIK.

Vivez, si vous m'aimez

( *A Édouard.* )

N'accusons de nos maux que vous & que moi-même.  
Votre amour fut aveugle; & mon orgueil extrême.  
Vous aviez oublié mes services; & moi  
J'oubliai trop, hélas! que vous étiez mon Roi.  
Nous en sommes punis.... Mes forces s'affoiblissent;  
Ma voix meurt & s'éteint, & mes yeux s'obscur-  
cissent.

( *A Élisabeth.* )

Ma chere Elisabeth, adieu, séchez vos pleurs;  
Je ressens à la fois la mort & vos douleurs.  
Hélas! il est affreux de quitter ce qu'on aime.

( *A Édouard.* )

Réparez, s'il se peut, son infortune extrême;  
Sur ses jours malheureux répandez vos bienfaits.  
Warwik fut votre ami.... Ne l'oubliez jamais.

( *Il meurt.* )

F I N.

AB 7203

APPROBATION.

*J*'Ai lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chance-  
lier, le Comte de Warwik, Tragédie; & je crois  
que l'on peut en permettre l'impression. A Mon-  
trouge, ce 20. Novembre 1763.

MARIN.











S

AB 1203

ULB Halle

3

005 214 114



De 38 74 fa  
-









LE COMTE  
DE WARWIK,  
TRAGÉDIE,

Par M. DE LA HARPE.

Représentée pour la première fois par les Comédiens Français  
le 7 No

Prix



A BRU

Chez J. J. Bou

M. D

Avec Privi

